

QUATRIÈME LETTRE

Sur l'Histoire des Arabes avant l'islamisme,
par Fulgence FRESNEL.

(Suite.)

TRADITION RELATIVE À MOUDÂD, FILS D'AMR,
ROI DE LA MECQUE.

(Extrait et traduit du *Kitâb-alaghâniyy.*)

Moudâd, roi de la Mecque et du Hhidjâz, était fils d'Amr, fils de Hbârits, fils de Moudâd, fils d'Amr, de la tribu de Djourhoum. Son bisaïeul Moudâd avait donné sa fille en mariage à Ismaïl, fils d'Ibrâhîm (Ismaël, fils d'Abraham), l'ami de Dieu. De cette union naquirent douze enfants mâles dont les aînés étaient Ckaydhâr et Nâbit. Le mariage d'Ismaïl avec Ralah, fille du roi djourhoumide, avait été ordonné par Ibrâhîm, et voici à quelle occasion. Après qu'il eut bâti la Mecque et y eut établi son fils, il venait le voir de temps en temps. Dans une de ces visites il l'entendit parler arabe avec des Djourhoumides qui étaient venus trouver Ismaïl dans la nouvelle ville. (Abou'lféda nous apprend que les Djourhoumides *postérieurs* habitaient le Hhidjâz avant l'arrivée d'Ismaël.) La

langue arabe plut à Ibrâhîm; il la trouva belle et ordonna à son fils de prendre femme chez ses voisins. Ismaïl épousa donc la fille de Moudâd, fils d'Amr (roi du Hhidjâz).

[L'auteur de l'*Aghâniyy* raconte tout ce qui précède de son chef et sans citer ses autorités, parce que cette tradition avait cours chez les musulmans, de son temps comme à présent. Maintenant voici ce qu'il nous apprend d'après deux filiations de docteurs qui aboutissent l'une et l'autre à Mouhammad, fils d'Ishhâck :]

Après la mort d'Ismaïl, Nâbit son fils prit l'intendance de la maison de Dieu (la Kabah), qu'Ibrâhîm avait bâtie. Après la mort de Nâbit, son aïeul maternel Moudâd, fils d'Amr le Djourhoumide, s'empara de l'intendance de la Kabah [les uns disent violemment, les autres par arrangement de gré à gré avec les Ismaëlites] et incorpora dans sa tribu la postérité d'Ismaïl.

Or la tribu de Djourhoum s'était établie, avec son roi Moudâd, sur la partie la plus élevée du terrain où Ibrâhîm bâtit la Mecque; et Ckatôûrâ, avec son roi Samayda, dans la partie basse et le quartier que l'on nomme Adjyâd. Ces deux tribus étaient venues du Yaman. C'était leur coutume de ne se mettre en voyage qu'avec un roi à leur tête. Lors donc que les deux hordes errantes se trouvèrent devant la Mecque, elles virent une belle

ville avec de l'eau et des arbres ¹, et s'y établirent. Les deux rois tombèrent d'accord sur le partage du terrain, et chacun demeura content de son lot. Moudâd levait la dîme sur ceux qui entraient à la Mecque par en haut, et Samayda sur ceux qui venaient d'en bas. Pendant quelque temps la bonne intelligence subsista entre eux, aucun des deux n'empiétant sur le domaine de son voisin.

Mais cet état de choses eut un terme : la rivalité se mit entre les deux princes; il y eut conflit de pouvoir, usurpations réciproques, et enfin la guerre éclata entre Djourhoum et Ckatoûrà. Or l'intendance de la Kabah appartenait à Moudâd à l'exclusion de Samayda. — Moudâd commandait un escadron muni d'armes affilées dont le cliquetis (*cka-ckaah*) était devenu proverbial; et l'on dit que le mont *Ckouyckiân*, l'un des monts sur lesquels la Mecque est bâtie, ne fut ainsi nommé que par allusion au cliquetis qui s'y faisait entendre. — Samayda sortit du ravin d'Adjyâd à la tête de ses cavaliers, qui montaient d'excellents chevaux (*djiyâd*); c'est de là, dit-on, que vient le nom du ravin. — Le choc des deux armées eut lieu à Fâdihh, près la Mecque, où l'on se battit avec acharnement. Samayda fut tué et la tribu de Ckatoûrà humiliée (*foudihhat*); de là le nom de *Fâdihh*.

Aussitôt après la victoire de Moudâd, les deux tribus entrèrent en pourparler et se rendirent à Matâbikh pour y traiter de la paix. Matâbikh est

¹ L'aspect des lieux a bien changé depuis ce temps-là.

un ravin situé au haut de la Mecque; c'est celui que l'on nomme aujourd'hui le ravin d'Ibn-Amir. La paix fut conclue en ce lieu et le gouvernement de la Mecque conféré à Moudâd. Une fois qu'il se vit sans rival et seul maître de la Mecque, il fit égorger des chamelles et des moutons pour un banquet public, et les viandes furent préparées sur le lieu même où la paix avait été conclue (*fataba-khou hounâka*); de là le nom de Matâbikh que portait anciennement le ravin. — On dit que cette bataille entre Moudâd et Samayda est le premier exemple de la violation des privilèges du territoire sacré¹. Voici des vers dans lesquels Moudâd, fils d'Amr, célèbre sa victoire :

Nous avons tué le chef de cette tribu par la force ouverte. Après ce coup la tribu était bouleversée, en proie aux plus vives alarmes.

Elle n'avait jamais songé à se donner un autre roi que nous jusqu'au moment où parut Samayda.

Samayda goûta les fruits de son attentat à nos droits, et, au lieu de la royauté qu'il prétendait nous ravir, reçut de nous un morceau qui lui resta dans le gosier; il lui fallut dévorer sa colère.

C'est nous qui avons entretenu en bon état la maison de Dieu. C'est nous qui en avons l'intendance, et nous saurons repousser ceux qui voudraient s'en charger.

Quelle famille, si ce n'est la nôtre, prétendit jamais à ces fonctions? Nous ne les avons point usurpées; nous n'avons point de prédécesseurs à la Mecque.

¹ Il y a donc bien des générations omises entre le Moudâd beau-père d'Ismaïl et le Moudâd en qui finit la dynastie djourhoumide?

Nous sommes rois de père en fils depuis des siècles, — rois, héritiers de rois, qui ne se laissent pas dépouiller.

[Avant d'aller plus loin, je ne saurais m'empêcher de faire observer que ces vers mettent les Ismaélites hors de cause et sont en contradiction manifeste avec la prose que nous venons de citer. Voici le texte de l'avant-dernier vers :

وَمَا كَانَ يَبْنِي ذَاكَ فِي النَّاسِ غَيْرَنَا
وَلَمْ يَكُ حَقِّ قَبْلَنَا ثُمَّ يَمْنَعُ

Il y a plus, ce vers serait en contradiction avec un de ceux que je rapporte plus loin et dont voici le texte :

فَنَصْنُ وَلَاةَ الْبَيْتِ مِنْ بَعْدِ نَابِيتِ
تَمَشَّى بِهِ وَالْخَيْرِ إِذْ ذَاكَ ظَاهِرٌ

¹ Ce dernier vers ne doit point être isolé du suivant, dont voici la véritable leçon :

وَأَنْتَ جَدِّي خَيْرَ شَخْصٍ عِنْتَهُ
وَأَبْنَاؤُهُ مِنَّا وَنَحْنُ الْأَصْهَارُ

et dont le sens le plus naturel est celui-ci : « Mon aïeul donna sa « fille en mariage au plus noble que je sache; ses fils (c'est-à-dire « les descendants de ce dernier) font partie de notre famille et « nous sommes leurs beaux-pères (leurs alliés). » — Les Ckouray- schides, voulant établir historiquement leurs droits éternels et imprescriptibles à l'intendance de la maison de Dieu, dirent aux Arabes : « Le Nabû dont il est fait mention dans ce poème est fils « d'Ismaïl, fils d'Ibrâhîm, l'ami de Dieu, le fondateur de la Kabah.

Si l'on admettait, avec les docteurs musulmans, que Nâbit représente le fils d'Ismaël; mais je n'en vois pas la nécessité, et j'aime mieux supposer que Nâbit est un des ancêtres du roi qui parle. Les fragments de poëme sont nos véritables archives, et j'aime mieux les supposer d'accord que de chercher à les concilier avec une prose inventée après

« notre ancêtre. L'aïeul du poëte djourhoumide est Moudâd l'An-
« cien; le personnage qu'il désigne par ces mots, خير شخص (le
« plus illustre que je sache), est Ismaïl, et ses descendants sont les
« Ckourayschides. » Mais tout cela avait besoin de preuves; il ne
suffisait pas de remarquer que le *Nabî* des Arabes était identique
avec le *Nebâyôt* de la Genèse, et il n'était pas facile de démontrer
que le poëte djourhoumide avait eu Ismaïl en vue dans le second
vers. Pour mettre la chose hors de doute, ils changèrent (assez
maladroitement selon nous) le premier hémistiche de ce second
vers, et le lurent ainsi :

وَكُنَّا لِإِسْمَاعِيلَ صِهْرًا وَجِيرَةً
وَأَبْنَاؤُهُ مِنَّا وَنَحْنُ الْأَصْأَاهِرُ

sans s'inquiéter de la répétition *kounná ssihran* et *nahhnou 'lassâ-
hirou*, « nous sommes les beaux-pères et les hôtes d'Ismaïl, etc. »
Cette falsification est consignée dans l'ouvrage de Schultens intitulé
Monum. vetust. Arabiae, p. 9.

Voilà le point de vue d'où j'envisage le procès, tout en recon-
naissant qu'à la distance où nous en sommes et avec les pièces
que nous avons en main, il est difficile de le juger d'une manière
inattaquable. — Quoi qu'il en soit, les deux vers du poëme où il
est question de Nâbit ne nous permettent pas de douter que, sous
la dynastie djourhoumide, il n'y eut à la Mecque une famille très-
illustre, distincte de la famille régnante et alliée avec elle par un
mariage. Mais il résultera toujours du rapprochement de ce poëme
avec celui où il est question de Samayda, qu'il n'y eut jamais
conflict d'autorité ou seulement rivalité entre les deux familles.

coup. — Je suis très-peu porté à croire que ce nom de *Nábit*, que les juifs d'Arabie ont identifié avec le *Nebáyóth* de la Bible (*Genèse*, xxv, 13), parce que ces deux noms ont les mêmes lettres radicales, est le chaînon au moyen duquel les premiers musulmans s'efforcèrent de rattacher leurs annales à celles des Hébreux. Quant à *Ibrákím*, *Ismáïl* et *Chaydár*, il n'y a pas de danger qu'on les rencontre dans les vieux poèmes arabes, — non plus que la tribu soi-disant yamanite de *Ckatoúrá*, qu'on chercherait en vain dans les généalogies du Yaman, et qui semble vouloir représenter la postérité d'Abraham par *Cetura*; car le nom soi-disant arabe de mon texte est évidemment transcrit de l'hébreu. — Enfin le fatras étymologique dont je vous ai donné la traduction fidèle prouve que c'est un *docteur* qui parle et non un Arabe de la vieille roche. — Mais continuons.]

Outhmân, fils de Sâdj, rapporte dans son Histoire, sur le témoignage d'un docteur qu'il ne nomme pas, qu'un torrent ayant pénétré dans la Kabah, renversa l'édifice. Les Djourhoumides rebâtirent la maison de Dieu sur le plan d'Abraham. L'architecte fut un homme de leur tribu nommé Amr et surnommé *Djâdir* (constructeur de murs, maçon) — ou *Abou'ldjadara* (le père des maçons), parce que sa postérité est connue sous ce nom de Djadarah. [Suivant le *Ssahháhh*, les Djadarah sont de la tige d'Azd.]

Dans la suite des temps les Djourhoumides commencèrent à traiter légèrement et avec irrévérence les choses de la maison de Dieu. Le saint lieu fut profané et par une tentative de vol et par un acte impudique. De la Kabah dépendait un trésor; c'était un puits situé dans l'intérieur de l'édifice et où l'on entassait depuis des siècles tout le mobilier des offrandes. A cette époque le puits était sans fermeture. Cinq hommes de la tribu de Djourhoum complotèrent de dérober tout ce que la piété y avait entassé. Quatre d'entre eux se postèrent aux quatre coins de la maison, et le cinquième s'aventura dans le puits; mais Dieu (dont le nom soit exalté!) le retourna bout pour bout, en sorte qu'il tomba la tête en bas, les pieds en l'air, et se tua. Les quatre autres prirent la fuite. — On rapporte qu'Içâf (ou Açâf) et Nâïlah étant entrés dans la maison de Dieu et s'y étant livrés à la fornication, Dieu les transforma en deux pierres (ou statues?), que l'on retira ensuite et qui furent posées en dehors de la Kabah. D'autres disent qu'Içâf n'avait point commis avec Nâïlah le péché de fornication, mais qu'il s'était borné à l'embrasser. — Le même auteur, Outhmân, fils de Sâdj, rapporte, sur la foi d'Abou'-zzinâd, qu'Açâf était fils de Souhayl (c'est le nom de l'étoile Canope), et Nâïlah fille d'Amr, fils de Dhib (le Loup, constellation australe), et selon d'autres fille immédiate de Dhib. — Les deux pierres furent donc enlevées de la Kabah et érigées en dehors, comme un monument des vengeances

divines devant servir d'épouvantail à tous ceux qui le verraient. — Lorsque ensuite la tribu de Khouzâah se fut emparée de la Mecque, on oublia l'histoire d'Içâf et Nâilah; et l'un des rois de cette tribu, Amr, fils de Loubhayy, invita les Arabes au culte de ces deux pierres (ou statues), leur disant : « Ces deux pierres n'ont été érigées en ce lieu que parce que nos pères les adoraient. » Ckoussayy, fils de Kilâb, de la tribu de Ckouraysch, ayant obtenu dans la suite des temps l'intendance de la Kabah, transféra les deux pierres en face de l'édifice, sur l'emplacement du puits de Zamzam, qui devint le lieu des sacrifices.

[Voici ce que dit Djawhariyy touchant ces deux idoles :

وَإِسَانٌ وَنَائِلَةٌ صَخْرَانِ كَانَا لِقُرَيْشٍ وَضَعَهُمَا عَمْرُ بْنُ لُحْيٍ عَلَى
 الصَّفَا وَالْمَرْوَةِ فَكَانَ يُذْبِحُ عَلَيْهَا تَجَاهَ الْكَعْبَةِ وَزَعَمَ
 بَعْضُهُمْ أَنَّهَا كَانَا مِنْ جُرْهُمِ إِسَانِ بْنِ عَمْرٍو وَنَائِلَةٌ بِنْتُ
 سَهْلٍ (sic) فَجَرَّأَ فِي الْكَعْبَةِ لِمِصْحَا هَجْرَيْنِ ثُمَّ عَبَدْتَهُمَا
 قُرَيْشٌ

Selon cet auteur, qui a été suivi par celui du Ckâmoûs, on immolait les victimes sur Içâf et Nâilah. Suivant la tradition d'Outhmân, fils de Sâdj, on les immolait auprès, à côté. Ces deux pierres étaient-elles deux statues? Avaient-elles l'une la forme d'un homme, l'autre la forme d'une femme,

ou simplement la forme d'un autel? C'étaient peut-être deux statues, chacune avec un piédestal servant d'autel. — La tradition dit qu'Içaf et Nâilah furent changés en *pierres*, rien de plus. Or le culte des pierres brutes était si bien établi en Arabie, que nous en voyons encore une trace manifeste dans la profonde vénération des musulmans pour la pierre noire fixée à l'un des angles de la Kabah¹. — Cette question me paraît difficile à décider.]

Le narrateur revient à l'histoire de la décadence et de la chute de la monarchie djourhoumide.

« Lors donc, dit-il, que les profanations se furent
« multipliées à la Mecque, le prince qui régnait en
« ce temps-là, Moudâd, fils d'Amr, fils de Hhârith,
« fils de Moudâd, c'est-à-dire l'arrière-petit-fils du
« beau-père d'Ismaël [suivant la tradition apocryphe
« par laquelle nous avons débuté], harangua en ces
« termes le peuple qu'il gouvernait :

¹ J'ai changé d'opinion sur la pierre noire depuis le retour d'un jeune esclave que j'envoyai à la Mecque, lors du dernier hhadj, pendant mon séjour à Djeddah. Le témoignage d'un enfant me paraît préférable à celui d'un adulte sur une question aussi délicate; il est d'ailleurs confirmé par celui d'un autre enfant et de deux renégats. Mon petit eunuque avait vu au Caire un buste en marbre chez le docteur Pruner, et m'assura, à son retour de la Mecque, que la pierre noire était du même genre; que les yeux et le nez étaient encore visibles, et que la bouche seule avait disparu (sans doute sous les baisers des fidèles). Je pense donc que cette pierre était originairement une tête d'idole, et je ne doute plus qu'Içaf et Nâilah ne fussent deux statues.

* Note envoyée postérieurement. — J. M.

« O mon peuple ! gardez-vous de la prévarication ;
« car le prévaricateur ne dure point. Souvenez-
« vous de ce qui advint aux Amalécites du temps
« de vos pères. Ils traitèrent avec mépris le Hharam
« [les lieux inviolables, le territoire sacré] ; ils ne
« respectèrent point ce qui est saint ; aussi la dis-
« corde entra-t-elle dans leur camp, tant qu'à la fin
« vos pères devinrent les plus forts et les chassèrent
« de notre pays. Après cela Dieu les dispersa dans
« le monde. Ne violez donc point les lois du terri-
« toire sacré. N'outragez point par votre irrévérence
« la sainteté de la maison de Dieu. Ne traitez point
« d'une manière inique celui qui vient à cette maison
« plein de respect pour ses privilèges, ou tel autre
« qui vient à la ville sainte pour vendre ses mar-
« chandises, ou tel autre qui demande une de vos
« filles en mariage. Que si vous persévérez dans
« l'iniquité, je crains que vous ne soyez enfin réduits
« à sortir de ces lieux d'une sortie misérable et
« ignominieuse, et d'une sortie sans retour, — à tel
« point que vous n'aurez pas même la permission
« de visiter cette maison, votre forteresse et votre
« asile, un asile où l'oiseau même est en sûreté ;
« — à tel point que vous n'oserez plus mettre les
« pieds sur le territoire sacré qui l'environne.

« — Et qui nous en bannira ? demanda un Djour-
« houmide nommé Midjdâ ; ne sommes-nous pas
« la tribu la plus riche, la plus puissante, la plus
« inattaquable de toutes les tribus arabes ?

« — Lorsqu'arriveront les choses que je vous

« annonce, répartit Moudâd, ce que vous dites
 « maintenant aura cessé d'être vrai. Vous avez vu
 « [des yeux de l'esprit] comment Dieu traita les
 « Amalécites ? »

Le narrateur continue ainsi : « La tradition rap-
 « porte que les Amalécites ayant violé les privilèges
 « du territoire sacré, Dieu tout-puissant suscita
 « contre eux des fourmis de la plus petite espèce
 « (*naml*), qui les forcèrent à évacuer la Mecque ¹.
 « Ensuite Dieu leur envoya la sécheresse et la fa-
 « mine, leur montrant à l'horizon des pâturages
 « verdoyants. Ils marchaient sans cesse vers ces pâ-
 « turages et les voyaient devant eux sans pouvoir
 « jamais les atteindre, poussés par la sécheresse
 « qui était toujours à leurs trousses. Dieu les ra-
 « mena ainsi jusqu'à leur terre natale, où il leur
 « envoya le *Touûfân.* » [Le narrateur fait observer
 que ce mot signifie ici la *mort*; il se prend ordi-
 nairement dans le sens de *déluge* ².]

¹ Je ne sais pas si Ælius Gallus se plaint des fourmis dans la relation que Strabon nous a transmise de son expédition; mais je puis certifier que le *naml* est une des plaies du Tihâmah. Dans les maisons qui en sont infestées, comme la mienne, on a toutes les peines du monde à s'en garantir. A mon entrée ici, la première chose que j'ai dû faire a été d'isoler mes provisions et tout mon mobilier, en faisant plonger les pieds des lits, des tables, des *sarîr* ou lits de repos dans des jattes pleines d'eau salée.

² Le mot *ghayth*, que j'ai rendu par celui de *pâturage*, signifie aussi la *pluie* et le *nuage* qui l'apporte: c'est même la signification primitive; mais je ne crois pas qu'il soit ici question du mirage. premièrement parce que le narrateur se serait exprimé différemment s'il avait voulu parler de ce phénomène; deuxièmement parce

Moudâd, voyant les hommes de sa tribu persévérer dans le crime, prit le trésor le plus précieux de la maison de Dieu; c'étaient deux gazelles d'or et des sabres (*gladii*) de Mardj-alckalaah [nom d'un lieu du désert d'où l'on tirait les bons sabres, selon le *Ssahhâhh* et le *Ckâmoûs*; mais, si cela est exact, Mardj-alckalaah devait être un entrepôt du commerce de l'Inde. Ailleurs le *Ckâmoûs* dit qu'il y a dans l'Inde une ville nommée Ckalah, de laquelle on tire des sabres et du cuivre ou du plomb (*rassâss*), appelés *ckaliques* pour cette raison. Le mot du texte, *ckalaiyyahh* ou *ckaliyyah*, *ckaliques* ou *ckalaiques*, peut se rapporter à l'un ou à l'autre de ces lieux]. Ayant creusé une fosse à l'endroit même où se trouve le puits de Zamzam, il y enfouit les gazelles d'or et les sabres.

Sur ces entrefaites arrivèrent les tribus mises en déroute par la rupture des digues de Marib, ayant avec elles la prophétesse Tarickah, qui leur avait annoncé ce désastre, et à leur tête Mouzayckiyâ, le même qu'Amr, fils d'Amir, fils de Thalabah, fils d'Amroulckays, fils de Mâzin, fils d'Azd,

que le mirage n'a rien de miraculeux et qu'un Arabe ne peut pas concevoir qu'on prenne cela pour de l'eau, quoiqu'il reconnaisse avec nous la ressemblance de ces deux aspects. En Arabie et en Égypte, le mirage ne fait illusion à personne, pas même aux enfants. Mais il est très-possible que les Romains, d'Elius Gallus aient été, comme les Français de l'armée d'Égypte, les misérables jouets d'un semblant que tout étranger prend, au moins la première fois, pour une réalité, et que ce fait ait donné lieu à la fable de mon texte.

filz de Ghawth, filz de Nabt, filz de Mâlik, filz de Zayd, filz de Kahlân, filz de Sabâ, filz de Yaschdjoub, filz de Yaroub, filz de Ckabhâtân¹.

Lorsqu'elles furent près de la Mecque, Tarîckah leur dit : « J'en jure par mes propres paroles, et « nul autre que le sage des sages, le seigneur de « tous les peuples, des Arabes et des Barbares, ne « m'inspire ces paroles. »—Le peuple lui dit : « Qu'y « a-t-il de nouveau, Tarîckah? »—Elle reprit ainsi, prophétisant sur le mètre radjaz :

- « Prenez un chameau à la bouche bien fendue ;
- « Baignez-le dans son propre sang ;
- « Vous aurez la terre de Djourhoum ,
- « Et serez les hôtes de sa maison sainte. »

Arrivées aux portes de la Mecque, les tribus firent halte, et Amr (Mouzayckiyâ), leur chef, députa aux habitants son filz Thalabah, qui leur parla ainsi au nom des tribus émigrantes :

« Sortis de notre patrie et réduits à en chercher « une autre, nous n'avons point encore trouvé de « canton dont les habitants aient consenti à se serrer « un peu pour nous faire place et à nous donner

¹ Il est évident que l'auteur de l'*Aghâniyy* a la louable prétention de nous donner tous les degrés entre Mouzayckiyâ et Ckabhâtân, et je crois que le meilleur généalogiste du Yaman, au temps de Mahomet, n'aurait pas pu fournir un degré de plus que l'auteur de l'*Aghâniyy*. Mais si le Sabâ des Arabes est le même que celui de la Bible, ce dont je ne doute point, il y a nécessairement un nombre très-considérable de générations omises et à jamais perdues entre lui et Mouzayckiyâ. — Maintenant où commencent les lacunes? jusqu'où va la filiation continue? C'est ce que j'ignore.

« l'hospitalité en attendant le retour de nos explo-
 « rateurs ; car nous avons envoyé des hommes à la
 « recherche d'un territoire propre à notre établisse-
 « ment. Veuillez donc bien nous accorder un peu
 « d'espace sur vos terres et nous permettre d'y rester
 « le temps de reprendre haleine, — jusqu'à ce que
 « nous sachions de nos éclaireurs si nous devons
 « aller au nord ou à l'orient. Dès que nous aurons
 « appris de quel côté nous avons le plus de chances
 « de repos, nous nous dirigerons incontinent de ce
 « côté-là. Nous espérons que notre séjour chez vous
 « sera très-court. »

Les Djourhoumides répondirent à cette prière par un refus grossier, et, persuadés, dans leur orgueil, qu'ils n'avaient point de ménagements à garder avec les nouveaux-venus, ils leur dirent : « Non, « de par Dieu, nous ne nous mettrons point à l'étroit, « nous et nos bêtes, pour le plaisir de vous recevoir. Allez où vous voudrez ; nous n'avons que « faire de vous. »

Mouzayckiyâ, informé de cette réponse, leur envoya un second message ainsi conçu :

« Il faut absolument que je passe chez vous une
 « année entière en attendant le retour des messagers
 « que j'ai expédiés pour explorer le nord et l'orient.
 « Si vous me laissez prendre pied et me recevez de
 « bonne grâce, je vous en saurai gré et nous nous
 « partagerons les pâturages et les eaux ; mais, si
 « vous vous refusez à cet accommodement, je m'é-
 « tablirai chez vous malgré vous. Alors, quand vous

« ferez paître vos troupeaux sur nos terres, vous
 « n'aurez que les restes de notre propre bétail; et,
 « si vous voulez boire à nos puits, vous n'aurez
 « que la vase. Si vous tentez de me repousser
 « par la force, je me battrai avec vous, et, si je
 « suis vainqueur, je prendrai vos femmes et tuerai
 « vos mâles; et de ceux qui se sauveront, je n'en
 « laisserai pas approcher un seul du territoire sa-
 « cré. »

Les Djourhoumides, pour toute réponse, en-
 voyèrent une armée contre Mouzayckiyâ; et l'on se
 battit trois jours, durant lesquels le courage et la
 fermeté furent portés au comble, tant d'un côté
 que de l'autre, avant que Dieu, qui soutenait les
 combattants, dispensât la victoire. Enfin les Djour-
 houmides furent mis en déroute et très-peu des
 leurs échappèrent à la mort.

Or Moudâd, fils d'Amr, n'ayant point approuvé
 cette guerre, n'y avait pris aucune part. Voyant
 ses sujets déconfits, — « Je vous l'avais bien dit, »
 s'écria-t-il. [Le roi Moudâd est le roi Dagobert de
 la Mecque.] Ensuite il partit, lui, sa femme et ses
 enfants, et alla s'établir à¹ et aux environs,
 où sont encore aujourd'hui les restes de ce peuple
 jadis si puissant. Tous les autres périrent par l'épée.

Les Khouzâïtes, conduits par Mouzayckiyâ, étant
 entrés en possession de la Mecque, les descendants

¹ Il y a dans mon texte *Foutouïna*, et le mot est répété deux fois;
 mais je ne trouve point ce nom dans le *Châmoûs* et ne sais à quel
 lieu il se rapporte.

d'Ismaël leur représentèrent qu'ils n'avaient pris aucune part à la guerre des Djourhoumides et demandèrent la permission de rester dans le Hhidjâz avec les vainqueurs. Cette permission leur fut accordée.

Cependant Moudâd, fils d'Amr, fils de Hhârith, avait un violent désir de revoir la Mecque sa patrie, autrefois son royaume; et, ayant été informé de la permission accordée aux Ismaélites, il députa un message aux Khouzaïtes à l'effet d'obtenir la même faveur. Il faisait valoir, à l'appui de sa demande, ses efforts pour détourner son peuple de la concussion envers les pèlerins, et, en dernier lieu, de la guerre à laquelle il n'avait point voulu participer. Mais Khouzâah, la tribu victorieuse, refusa de le recevoir et lui interdit, à lui et à sa famille, et à ce qui restait des Djourhoumides, l'entrée du territoire sacré. — Amr, fils de Louhhayy, le nouveau roi de la Mecque¹, dit à son peuple: «Celui
«de vous qui rencontrera un Djourhoumide dans
«le voisinage du Hharam peut le tuer; on ne re-
«demandra point le sang d'un Djourhoumide.»

Or il advint que les chameaux appartenant au roi exilé éprouvèrent le désir, naturel à ces animaux, de revoir les lieux où ils avaient accoutumé de paître, et quittèrent les pacages de Foutoûnâ, se dirigeant sur la Mecque. Le roi Moudâd courut après eux, et, les suivant à la piste, arriva jus-

¹ Voilà encore un anachronisme. Amr, fils de Louhhayy, est arrière-petit-fils d'Amr-Mouzayckiyâ.

qu'aux montagnes qui avoisinent la Mecque du côté d'Adjyâd. Parvenu sur le mont Abou-Ckoubays, il aperçut ses chameaux dans la vallée de la Mecque; mais, n'osant y descendre, il eut le chagrin de les voir égorger et manger. De retour dans sa famille, il chanta les vers suivants [fragment de poëme]:

Comme s'il n'y eût point eu d'habitants heureux de leur habitation entre Hhadjoûn et Safâ! Comme s'il n'y eût point eu à la Mecque de causeries nocturnes!

Comme s'il n'y eût point eu des gens établis à Wâcit et aux environs, jusqu'au point où s'infléchit la vallée d'Arâkah!

C'était nous, c'était nous qui habitons ces lieux chéris! Mais les vicissitudes des nuits et la fortune contraire nous en ont expulsés.

Au lieu de cette patrie, mon Seigneur (Dieu) nous a assigné une demeure étrangère où l'on entend les hurlements du loup, où l'ennemi nous menace nuit et jour.

Voici ce que je dis, alors que l'homme exempt de soucis se livre au sommeil et que moi je veille en présence de la constellation du Lion: Vivent à jamais Souhayl et Amir!

Au lieu de leurs figures amies, j'ai maintenant pour vis-à-vis des figures odieuses, celles de Hhimyar et de Youhhamir.

[Ce vers prouve que les restes de Djourhoum se retirèrent dans le Yaman, ce qui est conforme à une tradition rapportée par Schultens.]

Mais, quand le monde entier nous repousserait de son sein, quand nous n'aurions que des ennemis sur la terre et que nos vies devraient se passer à haïr et à combattre,

Nous n'en sommes pas moins et nous n'en serons pas moins les intendants de la maison de Dieu, les successeurs de Nâbit: c'est à nous qu'il appartient de faire tourner les

pèlerins autour de la Kabah, et notre noblesse n'est pas douteuse.

Mon aïeul donna sa fille en mariage au plus noble que je sache; les descendants de ce dernier font partie de notre famille; nous sommes leurs beaux-pères.

Mais le roi tout-puissant nous a exilés de sa maison; c'est ainsi que le Destin bouleverse les conditions humaines.

Nous sommes devenus la fable des nations après en avoir été l'envie. C'est ainsi que les années nous ont mordus en se succédant.

Oh! oui, nous avons raison de pleurer au souvenir de l'asile inviolable, et des lieux consacrés, et de cette maison dont les passereaux et les colombes n'ont rien à craindre de l'homme.

Qui donc nous a remplacés sur le mont Adjyâd, et au bord du ravin, et sur les hauteurs environnantes?

La vallée de Mina est déserte; on dirait que Moudâd et les deux tribus d'Adiyy ne l'animent jamais de leur présence.

Que me vaudront l'Espérance et le Calme? Me donneront-ils un seul des biens que je souhaite? Que me vaudront l'Impatience et la Crainte? Me sauveront-elles d'un seul malheur?

On rapporte encore à Moudâd les vers suivants :

Marche, marche, ô peuple heureux! Un jour viendra où tu ne marcheras plus de l'avant.

Ce que vous êtes, nous le fûmes; mais la fortune nous a changés, et ce que nous sommes aujourd'hui, vous le deviendrez à votre tour.

Poussez vos montures et rendez-leur la bride, et terminez vos affaires avant que la Mort ne vous atteigne.

Pour nous, le Temps nous a accablés de ses rigueurs, il nous a écrasés; et nous ne sommes plus aujourd'hui que les membres épars d'un corps qui a péri.

Et pourtant nous fûmes les rois des nations, et avant vous nous habitions le territoire sacré; nous en étions les hôtes et les maîtres.

Suivant une tradition que l'on fait remonter à Abd-alazîz, fils d'Imrân (je ne connais pas la valeur de ce témoignage), un peu avant l'islamisme, Abou-Salamah, fils d'Abd-alaçad le Makhzoûmide, s'était mis en route pour le Yaman avec quelques hommes de la tribu de Ckouraysch, et racontait ainsi un incident remarquable de son voyage :

« Nous perdîmes la route et fûmes surpris par la
 « soif. Je dis à mes compagnons : Ma chamelle me
 « résiste et ne veut pas aller où je la pousse; si je
 « la laissais aller pour voir où elle nous mènera?
 « — A la bonne heure, me répondit-on. — Nous
 « nous laissâmes donc mener par ma chamelle, qui
 « nous conduisit à un puits près duquel se trou-
 « vaient des habitations. Nous demandâmes à boire,
 « et l'accès des eaux nous fut accordé. Quand
 « nous nous fûmes désaltérés, un homme vint
 « à nous et nous dit : A quelle tribu appartenez-
 « vous? Nous répondîmes : A Ckouraysch. L'homme
 « qui nous avait interrogés retourna aussitôt sur
 « ses pas et alla au pied d'un arbre situé près du
 « puits. Là il eut quelques instants d'entretien avec
 « un personnage invisible; puis il revint à nous
 « et nous dit : Qui de vous veut venir avec moi
 « jusque-là, à deux pas? — Sur cette invitation, je
 « me détachai de la bande et le suivis jusqu'au pied
 « de l'arbre, où j'aperçus comme un nid suspendu

« aux branches. Mon guide, s'étant arrêté, cria :
 « O père! Alors je vis un vieillard décrépît sortir
 « du nid une tête branlante. — De quelle tribu es-
 « tu? me demanda le vieillard. — De Ckouraysch.
 « — De quelle branche? — Des Banou-Makhzoûm.
 « — De quelle famille? — Je suis, lui répondis-je,
 « Abou-Salamah, fils d'Abd-alaçad, fils de Hilâl,
 « fils d'Abdallâh, fils d'Amr, fils de Makhzoûm, fils
 « de Yackzhah. — Halte-là, me dit le vieillard;
 « Yackzhah et moi sommes du même âge. Sais-tu
 « quel est l'auteur de ces vers si connus :

« Comme s'il n'y eût point eu d'habitants heureux de leur
 « habitation, etc.

« — Je l'ignore. — C'est moi, me dit-il; je suis Amr,
 « fils de Hhârith, fils de Moudâd le Djouroumide.
 « — Sais-tu pourquoi Adjyâd fut ainsi nommé
 « Adjyâd? — Non. — Parce que le sang y coula par
 « flots (*djâdat biddimâ*) le jour où les guerriers de
 « Ckatoûrâ nous livrèrent bataille. Sais-tu pourquoi
 « le mont Ckouayckiân fut ainsi appelé? — Non. —
 « A cause du cliquetis que firent entendre nos ar-
 « mures (*tackackou*) quand nous nous élançâmes de
 « cette montagne pour aller à leur rencontre. »

NOTES.

Quelque peu de fond que l'on puisse faire sur ces tradi-
 tions, elles se rapportent à une époque si intéressante et si
 peu connue, qu'il est de notre devoir de les éplucher avec
 soin pour en tirer historiquement tout le parti possible. —

J'ai déjà fait observer que *Ckatoûrà* est un nom biblique; c'est celui de *Ceturá*, seconde femme d'Abraham. Il est assez remarquable que le nom de *Samayda*, roi des Ckatoûridés, est tout à la fois arabe et biblique; car *Schemída* est le nom d'un des enfants de Galaad, et *Schamayda* se trouve dans un fragment de poésie arabe. Mais, pour Ckatoûrà, c'est en vain qu'on le chercherait dans les monuments de la littérature dont je m'occupe, c'est-à-dire de la littérature païenne, ou même dans le *SsahhÁhh* de Djawhariyy. La tribu de Ckatoûrà n'est point du nombre de celles dont les généalogistes du Yaman ou de Moudar ont fait mention; et cependant ceux du Yaman remontent fort haut, puisqu'ils parlent de Sabá, qui est bien certainement le Schébá de la Genèse.

Mais, me direz-vous, ce n'est point dans les généalogies dont le souvenir s'était conservé au temps de Mahomet qu'il faut chercher les noms bibliques; car, de l'aveu même des Arabes, ces généalogies n'ont aucune certitude au delà du vingtième aïeul de Mahomet pour ce qui concerne les Arabes moustarides ou maaddides; et quant aux Yamanites, quoiqu'ils remontent fort haut, leurs généalogies offrent d'immenses lacunes. Interrogez plutôt les docteurs qui vous ont transmis quelques traditions sur les tribus primitives.— C'est ce que je fais; mais je vous avoue que j'ai peu de foi à la plupart de ces traditions. Je crains qu'elles n'aient été forgées au commencement de l'islamisme pour rattacher à la Bible l'histoire ancienne de l'Arabie.

Ce que je crois, sur la foi de Ssouyouútiyy, c'est que les Arabes, au temps de Mahomet, avaient conservé les noms des principales tribus qui constituaient la population primitive de la péninsule. Voici ces noms :

Ad, Thamoúd, Oumayyim, Abíl, Tasm, Djadís, Amlick, Djourhoum, Wabâr, Djácim.

Où sont leurs correspondants bibliques? Je ne vois dans tout cela que Amlick qui saute aux yeux; c'est bien le mot hébreu dont nous avons fait les Amalécites. Avec un peu de complaisance, *Letóúschim* et *Leoummím*, deux enfants de

Dedân, fils de Yockschân, fils de Cethura, seconde femme d'Abraham, deviennent *Tasm* et *Oumayyim* par la suppression du *lâm* de l'article arabe, et un petit changement dans ce que nous appelons *la forme* et ce que les grammairiens arabes nomment *le poids*; à cela près il est certain que les radicales sont les mêmes dans l'hébreu et l'arabe. Voilà donc trois noms arabes sur dix que je retrouve dans la Bible. Procédons maintenant d'une manière inverse; prenons les noms bibliques des enfants d'Ismaël et de Cethura, et cherchons leurs correspondants en arabe. Voici ces noms d'après le système de transcription que j'ai adopté pour les mots arabes :

Enfants de Cketourâh : Zimrân, Yockschân, Medân, Midyân, Yischbock, Schoûhh.

Enfants de Yockschân : Schebâ, Dedân.

Enfants de Dedân : Asschoûrim, Letoùschim, Leoummim.

Enfants de Midyân : Ayfâh, Ayfer, Hhanouûkh ou Hhanôk, Abîdâ et Aldââh.

Enfants d'Ischmaéel : Nebâyôth, Ckéédâr, Adbéél, Mib-sâm, Mischma, Doûmâh, Massâ, Hhadâr, Thaymâ ou Téémâ, Yetour, Nâfisch, Ckéédmâh.

J'ai déjà dit que Nebâyôt a été identifié avec le *Nâbit* des Arabes. Les radicales sont bien les mêmes dans les deux mots, mais les formes ne se ressemblent pas. On peut en dire autant, je l'avoue, de *Letoùschim* et de *Leoummim*, que j'ai identifiés avec *Tasm* et *Oumayyim* (ce dernier mot est probablement le *Ἀλλουμαιῶται* de Ptolémée, moins l'article arabe, dont il a doublé le *lâm*). Quant à Schebâ, qui est bien certainement le Sabâ des Arabes, il est remarquable que la Bible nous donne le choix entre trois extractions différentes de ce même personnage, qui, comme on sait, représente tout à la fois un homme et une nation. Quand les Arabes, devenus musulmans, ont voulu calquer leurs généalogies sur celles de la Genèse, ils ont adopté pour Sabâ la généalogie du chapitre x, vers. 25 et suivants, d'après laquelle ce personnage serait issu de Yocktân; alors ils ont

identifié hardiment leur prophète Hoûd avec Ééber, et leur Ckahhtân avec Yocktân. Dans la portion du *Kitâb-alickd* qui est consacrée aux généalogies, on trouve la liste complète des enfants de Ckahhtân (supposé le même que Yocktân ou Joctân), évidemment transcrite du chapitre x de la Genèse, mais avec des variantes assez remarquables. Je n'ai plus en ce moment le texte d'Ibn-Abd-rabbouh sous les yeux. Je me rappelle seulement d'une manière très-distincte que Hadôrâm est remplacé par Djourhoum.

Dedân est concomitant de Schebâ dans deux généalogies bibliques, celle du chapitre x, verset 7, et celle du chapitre xxv, verset 3. Schebâ ou Sabâ représente le sud de l'Arabie, et Dedân le nord. Autrefois, comme à présent, il devait y avoir un mot pour le Yaman ou la population civilisée du midi, et un mot pour la population errante du désert, parce que ces deux grandes divisions tiennent à la nature même du sol et de ses productions. Depuis longtemps on se sert abusivement du mot Hhidjâz pour représenter tout ce qui est au nord du Yaman, et l'on dit le Hhidjâz et le Yaman comme on disait autrefois Sabâ et Denân; car vous savez qu'il n'y a pas de mot arabe correspondant au mot français *Arabie*. Or plusieurs races se sont succédées dans le Hhidjâz, le Nadjd, etc. A laquelle de ces races appartient la dénomination de Dedân? Je suppose que c'est à la dernière ou celle des Arabes moustaribes, qui descendaient tous de Adnân, fils d'*Oudad*. Oudd et Oudad sont les plus anciens noms moustaribes ou maaddiques que nous connaissions de science certaine, et la terminaison *ân* est une désinence grammaticale de la langue hébraïque. On peut donc dire que les radicales sont les mêmes, à un *hamzah* près, dans l'hébreu et l'arabe, — c'est-à-dire dans le mot *Dedân* et le mot *Oudad*. Ceci est le point de vue étymologique, auquel je me borne pour le moment. Sous le point de vue généalogique, Sabâ et Dedân sont frères, et selon une tradition rapportée par Aboulféda, Djourhoum, qui régna sur le Hhidjâz, était frère de Yaroub, fils de Ckahhtân, qui régna sur

le Yaman. Yaroub représente Sabâ, qui est un de ses descendants, et Djourhoum peut représenter Dedân. Sous ce point de vue Djourhoum serait une peuplade moutaarribe ou joctanide. Je reviendrai sur ce dernier point.

Voici la liste biblique des enfants de Yocktân :

Almôdâd, Schâlef, Hhadarmâweth, Yârahh, Hadôrâm, Oûzâl, Dicklâh, Awbal, Abimâéél, Schebâ, Ofir, Hhawilâh, Yôbâb.

Awbâl a les mêmes radicales qu'*Abîb*, qui est, selon les Arabes, une des tribus primitives. — *Schebâ* est toujours le Sabâ des Arabes, et *Hhadarmâweth*, le même mot lettre pour lettre que *Hhadramawt*, nom d'un pays qui s'appelle encore aujourd'hui comme il s'appelait du temps d'Abraham. Mais *Hhadramawt*, étant un nom de terre et non pas un nom d'homme, n'a rien à faire ici, non plus que *Yaman*, *Hhidjâz*, etc.

Ainsi que je vous l'ai dit, Ibn-Abd-rabbouh, ou l'auteur qu'il a suivi, identifie le Hadôrâm de la Bible avec le Djourhoum des Arabes. A lui permis. Quant à *Amâlééck*, qui ne figure point parmi les noms bibliques que j'ai relatés, la Genèse le considère sous deux points de vue totalement différents : — ou comme un rejeton d'Esâü, ou comme un peuple de la plus haute antiquité et qui existait déjà du temps d'Abraham. Cette dernière opinion est celle des Arabes. Pour compléter cette revue, je devrais transcrire ici la liste des enfants d'Esâü; mais j'aime mieux vous renvoyer au chapitre xxxvi de la Genèse, où je ne crois pas que vous trouviez les noms antiques d'*Ad*, *Thamoûd*, *Djadîs*, *Djourhoum*, *Wabâr* et *Djâcim*, — à moins qu'*Ad* ne soit *Adâh*, femme d'Esâü; mais je puis vous certifier que les Arabes n'ont jamais considéré *Ad* comme une femme.

Ainsi les noms les plus fameux de l'antique Arabie, *Ad* et *Thamoûd*, dont il est si souvent question dans l'Alcoran, ne se retrouvent point dans la Bible.

Parmi les noms bibliques que j'ai cités, *Doûmâh* et *Taymâ* peuvent donner lieu à des rapprochements assez plausibles.

— Vous les trouverez dans le dictionnaire de Gesenius. — Cependant je suis porté à croire que Taymâ ou Téémâ est plutôt **تَيْمَ اللَّهِ**, c'est-à-dire **عَبْدُ اللَّهِ**, que toute autre chose. Quant à *Mischmâ*, c'est bien un nom arabe maaddique, mais un nom moderne; — je ne le connais pas comme nom de tribu.

Le nom de Djâthir (Gether) ne se trouve point dans le *Ssahhâhh*, non plus que la racine *djîm-thâ-râ*. Il se trouve dans le *Châmoûs*, mais évidemment emprunté à la Bible. — On peut en dire autant d'Awss ou Awd, père des tribus d'Ad et Abîl.

Relativement à ce nom d'*Awd*, je trouve dans le *Ssahhâhh* un renseignement assez curieux que je consigne ici pour mémoire. — Awd est le nom d'une idole à laquelle les Banou-Bakr-ibn-Wâil rendaient un culte; — et *Sair*, écrit de la même manière que le *Seîr* de la Bible, était une idole particulière aux Anazah. Je ne crois pas que Pococke ait parlé de ces deux divinités. Or, selon la Bible, *Seîr* n'est pas seulement le nom d'une contrée montagneuse, c'est aussi le nom d'un chef horréen père de plusieurs tribus (*Genèse*, chap. xxxvi, v. 20). Il en est de même de **عَوْصِي**, en hébreu **עוֹוִי** (*Us*): c'est tout à la fois un nom de pays et un nom d'homme dans la *Genèse*. En arabe, c'est celui d'une idole. Voici un vers où se trouvent ces deux noms :

حَلَفْتُ بِمَائِرَاتِ حَوْلَ عَوْصِي
وَأَنْصَابِ تَرْكُنَ لَدَى السَّعِيرِ

J'en jure par les ruisseaux de sang qui coulent autour d'Awd et par les pierres levées (ou monuments) laissés près de Sair.

Il appartient à l'Aschâ, — ou peut-être à Djarir. Ces deux noms arabes représenteraient-ils les deux personnages bibliques transformés en dieux ?

(La suite dans un prochain numéro.)